



HAL
open science

Armas Marcelo : penser l'histoire avec la psychanalyse

Marie-Madeleine Gladieu

► **To cite this version:**

Marie-Madeleine Gladieu. Armas Marcelo : penser l'histoire avec la psychanalyse. Marie-Madeleine Gladieu; Jean-Michel Pottier; Alain Trouvé. Articuler le fantasme et l'histoire, 9, Éditions et Presses Universitaires de Reims, pp.123-132, 2015, Approches Interdisciplinaires de la Lecture, 978-2-37496-196-5. 10.4000/books.epure.1596 . hal-04536351

HAL Id: hal-04536351

<https://hal.univ-reims.fr/hal-04536351>

Submitted on 8 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Marie-Madeleine Gladieu et Jean-Michel Pottier (dir.)

Articuler le fantasme et l'histoire

Éditions et Presses universitaires de Reims

Armas Marcelo : penser l'histoire avec la psychanalyse

Marie-Madeleine Gladieu

DOI : 10.4000/books.epure.1596
Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims
Lieu d'édition : Reims
Année d'édition : 2015
Date de mise en ligne : 11 septembre 2023
Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture
EAN électronique : 978-2-37496-196-5



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

Ce document vous est offert par Université de Reims Champagne-Ardenne



Référence électronique

GLADIEU, Marie-Madeleine. *Armas Marcelo : penser l'histoire avec la psychanalyse* In : *Articuler le fantasme et l'histoire* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2015 (généré le 08 avril 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/epure/1596>>. ISBN : 978-2-37496-196-5. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.1596>.

Ce document a été généré automatiquement le 19 septembre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont sous Licence OpenEdition Books, sauf mention contraire.

Armas Marcelo : penser l'histoire avec la psychanalyse

Marie-Madeleine Gladieu

- 1 L'écrivain espagnol Juan José Armas Marcelo (Las Palmas de Grande Canarie, 1946) situe une partie de son œuvre romanesque en Amérique du Sud, à diverses époques de l'histoire. Si *Le Caméléon sur le tapis* (1974) se déroule dans le Venezuela contemporain, *Les Navires brûlés* (1982) et *L'Arbre du Bien et du Mal* (1984) racontent l'arrivée et l'installation sur terre caribéenne, probablement vénézuélienne, d'un conquérant audacieux, violent et amateur de femmes, ainsi que du petit monde qui fuit l'Espagne pour créer de nouvelles conditions de vie sur le Nouveau Continent. À *La Havane comme au ciel* (1998) et *Requiem havanais pour Fidel* (2013) prennent pour thème des aspects de la vie quotidienne dans la Cuba du xx^e siècle et de la Révolution, *L'Ordre du Tigre* (2003), l'Argentine des années 1970, et *Au sud de la Résurrection* (2006), le Chili à l'époque du coup d'État de Pinochet. Avec *La Nuit où Bolivar trahit Miranda* (2011), le romancier aborde l'année 1812 au Venezuela et une réflexion sur deux personnages clés et un moment clé de l'histoire, le Précurseur et le Libérateur face à face : la nuit où, luttant pour délivrer la belle « petite Venise », le fils « tua » le père afin de devenir aux yeux de l'histoire le Libérateur.
- 2 Un court rappel historique permettra de comprendre la situation du Venezuela et la rivalité entre les deux officiers rebelles. Signalons d'abord que tous deux sont officiellement des Espagnols d'Amérique, de la capitainerie générale du Venezuela. Dès 1806, Miranda a tenté un débarquement séparatiste à Caracas, qui a échoué, fait révélateur du faible appui qu'il obtient des « criollos », descendants d'Européens établis en Amérique. En 1808, quand les troupes napoléoniennes envahissent l'Espagne, un groupe de notables de Caracas demande la constitution d'une junte conservatrice des droits de Ferdinand VII. Le capitaine général Emparan accepte d'abord, puis poursuit ces notables. La brutalité de la répression attire l'hostilité des autorités civiles et religieuses, et fait le jeu des séparatistes. Les « *mantuanos* », ou aristocrates descendants d'Européens, complotent ; le père de Bolivar avait écrit à Miranda, dès 1782, pour lui demander de prendre la tête d'un mouvement d'indépendance. Les échecs de 1806 et

1808 ne sont que provisoires. En 1810, à la faveur de la situation catastrophique de l'Espagne, les indépendantistes se relancent dans l'action. Le 19 avril 1810, la municipalité de Caracas, majoritairement composée des membres de la Junte de 1808, décide de déposer le capitaine général, et forme une junte de gouvernement, immédiatement reconnue dans presque toutes les provinces ; Bolivar participe à ce mouvement, mais il n'y joue qu'un rôle secondaire. Il en tire toutefois l'idée que le peuple doit être éduqué pour participer au débat démocratique. Il est dépêché à Londres où il tente en vain de convaincre l'Angleterre de soutenir le mouvement d'indépendance. Il y rencontre Miranda et lui demande de revenir au Venezuela. Les deux hommes participent, à Caracas, aux réunions de la Société patriotique, et à celles de la Grande loge américaine. Le 5 juillet 1811, la Société patriotique fait voter l'indépendance du Venezuela. Coro, Maracaibo, Guayana et Valencia refusent de la reconnaître. Miranda est nommé à la tête des troupes républicaines. Monteverde commande les troupes fidèles à l'Espagne. Miranda est alors fait généralissime et dictateur absolu. À Bolivar, alors colonel, est confiée la forteresse de Puerto Cabello (ainsi nommé parce que dans ce port des Caraïbes, la mer est si calme qu'on pourrait amarrer un navire avec un cheveu). La guerre a repris. Le 30 juin 1812, Bolivar perd la place forte de Puerto Cabello. Avec le reste de ses troupes, il doit porter secours à Miranda, assiégé lui aussi à Caracas ; il arrive trop tard : Miranda, ne croyant plus obtenir la victoire, pour éviter des morts inutiles, se rend à Monteverde le 28 juillet. Il doit quitter le Venezuela pour partir en exil en Angleterre sur un navire anglais, mais à la fin de sa dernière nuit sur le sol de sa patrie, Bolivar l'accuse de trahison, le fait arrêter et le livre aux Espagnols. C'est à ce moment très précis qu'Armas Marcelo s'intéresse. C'est alors que deux destins basculent : tandis que Miranda part mourir prisonnier en Espagne, à Cadix, Bolivar va devenir à son tour généralissime et dictateur absolu.

- 3 Une longue polémique s'attache à cette capitulation des deux libérateurs, qui cause l'effondrement de la première République vénézuélienne. Bolivar a-t-il trahi en abandonnant Puerto Cabello aux Espagnols, en ne secourant pas à temps Miranda ? Miranda, ne voyant pas arriver les renforts attendus, a-t-il trahi en négociant avec Monteverde la vie de ses soldats et la sienne propre ? Selon les historiens, l'apathie d'une majorité du peuple et la violence anarchique de quelques groupes d'esclaves qui voient dans le mouvement d'indépendance l'occasion de se venger des souffrances et de l'humiliation endurées, ainsi que le manque d'intérêt des grands propriétaires terriens et le peu d'enthousiasme de beaucoup d'aristocrates, le tout sur fond d'effondrement économique et de famine, sont autant d'éléments qui ont pu décourager les *libertadores* et leur faire perdre courage. Armas Marcelo préfère centrer son attention sur les deux protagonistes, en fondant sa présentation des personnages sur des faits et des situations historiques connus, en principe, de ses lecteurs, mais aussi, et même principalement, sur des aspects plus intimes de leur comportement, assez proches de la réflexion psychanalytique. Pour concevoir le projet de libérer un continent d'une occupation longue de trois siècles, ne faut-il pas posséder un caractère hors du commun ?
- 4 Lors de son séjour en Europe, Bolivar a assisté au couronnement de Napoléon comme empereur, puis en Italie, sur le Monte Sacro, il a prêté serment de délivrer l'Amérique de la tutelle espagnole. Instruit par son précepteur Simon Rodriguez dans la

philosophie du Siècle des Lumières, il rêve d'une épopée libératrice dont il serait le héros, conduisant à la démocratie selon les normes de cette époque :

Tous le lui avaient annoncé depuis qu'il était enfant : lui, Simon Bolivar, serait leur chef naturel ; l'homme né pour changer le cours de l'Histoire du Venezuela, de l'Histoire de l'Amérique et l'Histoire du monde entier, pour libérer le continent. Il avait dans ses mains, dans sa tête, dans son allure, dans son sang, dans son destin et dans sa volonté de rebelle républicain, la grandeur nécessaire pour changer le monde à jamais.¹

- 5 Le romancier met en relief le sentiment de supériorité qui a toujours caractérisé Bolivar. Dernier né d'une fratrie de quatre enfants, au sein d'une riche famille *criolla - mantuana* comme on dit au Venezuela - de planteurs arrivés au XVI^e siècle, mais orphelin de père à trois ans et de mère à neuf ans, le jeune Simon est confié à une nourrice noire et à des précepteurs, Andrés Bello d'abord, celui qui fonde la littérature nationale en écrivant des odes à la nature et à l'agriculture dans cette partie nord du continent sud-américain, puis celui qui, s'étant installé au Chili, va créer la législation de son pays d'accueil et réformer l'orthographe et la syntaxe pour américaniser la langue espagnole. Son autre précepteur est Simon Rodriguez. À dix-neuf ans, Bolivar épouse l'Espagnole Teresa Rodriguez del Toro, qui meurt l'année suivante. Marqué à la fois par cette série de drames affectifs et par la fréquentation d'intellectuels progressistes et brillants, mis dans l'incapacité de faire la joie et l'admiration de ses parents ou de son épouse, il se choisit une mère idéale, la terre vénézuélienne et américaine chantée par son premier précepteur, et une femme idéale elle aussi, Caracas, la ville où il est né : que faire pour les mériter, sinon les délivrer de la puissance qui les opprime ?

« Le chef, c'est moi, oui ou non ? » se demanda intérieurement Bolivar. Il avait toujours été le chef, se dit-il pour s'en convaincre, et maintenant, le moment auquel il avait aspiré toute sa vie se présentait : être le plus grand, celui que le destin avait désigné pour réaliser l'épopée de l'Amérique, la libération de Caracas, du Venezuela et de tout le continent. Pour lui, finalement, Caracas était la femme qu'il avait le plus aimée de sa vie. À aucun moment de son existence, depuis qu'il avait usage de raison, il n'avait pensé à autre chose qu'à posséder pour lui, et rien que pour lui, la ville de Caracas. Parce que Caracas était le Venezuela, et le continent tout entier était résumé dans cette ville qu'il réclamait depuis son plus jeune âge comme sienne.²

- 6 Le romancier explique ainsi la guerre d'Indépendance non par des causes historiques, mais par un Œdipe humainement irréalisable pour le Libérateur, qui a reporté son instinct de possession sur un autre principe féminin. L'amour qu'il lui porte est jaloux, comme dans l'Œdipe, car né de l'instinct du très jeune mâle qui n'a pas encore appris à dominer ses pulsions. Le roman insiste sur la relation de type œdipien entre Bolivar et Miranda. Ce dernier incarne ici la figure paternelle :

[...] n'avait-il pas parrainé Bolivar pour entrer dans la loge qu'il avait fondée, la loge qui réunissait les grands américains de demain, les pères de la liberté de l'Amérique ? [...] Le vieillard infatigable jouait à présent, une fois de plus, son rôle de chef. Il tenait une place de père face à Bolivar.³

- 7 Miranda est en effet général en chef des armées, et Bolivar a été nommé par lui colonel : Miranda est le supérieur hiérarchique, auquel sont dus respect et obéissance. Mais pour Bolivar :

Francisco de Miranda n'était qu'un vieillard refusant l'idée qu'il avait fait son temps [...] De son ancienne admiration pour son général en chef, il ne restait plus rien. Toute l'affection qu'il avait pu un jour éprouver pour celui qui l'avait fait entrer

dans la franc-maçonnerie et qui, bien qu'il ne se l'avouât jamais, avait été son modèle secret d'homme, de militaire et de politicien, avait été effacée de son cœur au point d'en arriver à ce moment où il ne restait pas d'autre issue que ce défi suprême : l'arrêter, l'emprisonner et en finir avec sa légende. [...] Au lieu de cette affection, c'était une rancœur rauque, sèche et irrationnelle qui s'était développée dans le cœur de Bolivar.⁴

- 8 Le texte romanesque explique les raisons de l'action historique, Bolivar arrêtant Miranda et restant le seul chef du mouvement indépendantiste, non par un désaccord rationnel entre les deux hommes, mais par des motifs essentiellement affectifs. Il s'agit de « tuer le père », d'en ruiner l'image c'est-à-dire de le détruire socialement, et de l'humilier au plus haut degré en le traitant comme un criminel. Le père biologique du Libérateur étant décédé avant que l'enfant ne puisse le prendre pour modèle et recevoir de lui une partie de son éducation, la rivalité du jeune mâle n'a pas pu s'exprimer : elle s'exprimera donc face à une autorité située hors du cadre familial ; de plus, la mère biologique ayant aussi disparu, elle sera remplacée par une autre image maternelle, celle de la terre et de la ville natale. Bolivar apparaît donc dans ce roman comme un jeune homme frustré, impulsif et désireux de jouer un rôle de mâle dominant, qui, tel un jeune animal qui veut prendre la tête de ses congénères, ignore les limites entre bravoure et cruauté. Il est d'ailleurs à la veille de déclarer la « Guerre à mort » contre le colonisateur : la fin justifie les moyens, l'extermination de l'ennemi se justifie par la soif de liberté ; le lecteur est placé face à une préfiguration de ces années cruelles, et est invité à en soupçonner l'origine, en partie au moins, dans l'Œdipe frustré de Bolivar aboutissant à une volonté de puissance qui doit être liée à la croyance en un destin, en une mission salvatrice. Le lecteur est aussi conduit à se demander, pensant à la fameuse entrevue de Guayaquil entre le Libérateur et San Martin, celui qui a donné leur liberté à l'Argentine, au Chili, et qui est le premier entré à Lima un moment libre de la tutelle espagnole, si Bolivar n'était pas mû par les mêmes forces quand il a terminé seul la guerre d'Indépendance du Pérou et de la Bolivie, San Martin prenant bientôt la route de l'exil. Le texte romanesque le souligne, Bolivar est soumis à son affectivité, à des forces irrationnelles.
- 9 Miranda, en revanche, est ici l'homme qui, non issu de l'aristocratie *mantuana*, s'est construit seul et s'est forgé presque seul une culture immense. Le texte romanesque souligne que
- Miranda parlait un français bien meilleur que le sien [celui de Bolivar] et qu'il s'exprimait en anglais comme dans une langue maternelle. Il lisait dans le texte les classiques grecs et latins, et quant à son espagnol du Venezuela, il s'était raffiné au cours de ses voyages à travers le monde au point d'apparaître comme une exquise excentricité parmi ses compatriotes. Il émaillait sa conversation de citations latines et grecques, marques de culture qu'il plaçait toujours au moment opportun, phrases que Bolivar écoutait avec attention sans les comprendre entièrement.⁵
- 10 Miranda incarne ainsi l'humaniste, le militaire et le séducteur de premier ordre. Il est, dans le texte romanesque, une certaine forme d'excellence faite homme.
- 11 Historiquement, Francisco de Miranda est le fils d'un commerçant canarien venu au Venezuela et chef de l'escadron des Canariens libres, grade militaire que les *mantuanos* refusent de lui reconnaître ; le jeune Miranda réalise l'idéal militaire de son père, part terminer sa formation en Espagne, puis en France où il participe à la bataille de Valmy (une statue sur ce champ de bataille rappelle sa participation à cet épisode fondateur de la nation française) sous les ordres de Dumouriez, en Grande Bretagne ensuite, et aux États-Unis. Sa première tentative de libération est un échec, mais il recommencera

avec Bolivar et proclamera la première République du Venezuela. Il rêve de venger « l'humiliation qui avait marqué la vie de son père, de sa famille et la sienne⁶ ». Le roman montre donc l'affrontement entre deux idéalistes ayant subi une frustration : le manque de modèle paternel pour Bolivar, un modèle paternel humilié et dégradé pour Miranda ; tous deux ressentent alors le besoin d'incarner la réussite impossible du père. La culture et l'expérience ont rendu Miranda plus sage :

Le général Miranda était un grand joueur d'échecs, il savait résoudre les pires problèmes par la parole, toujours gagner malgré les conditions de survie les plus difficiles, et s'en sortir, comme le Phoenix, voilà, comme ça, ressuscité, renouvelé, triomphant.⁷

- 12 Mais de l'avis du jeune colonel, « il n'y avait pas de place pour deux dans l'Histoire, ni au Venezuela, ni en Amérique⁸ ». Chacun va alors considérer l'autre comme un traître au moment où s'effondre la première République. Pour Miranda, Bolivar n'est que le jeune ambitieux prêt à tout pour prendre sa place ; pour Bolivar, Miranda est devenu le vieillard caduc qui laisse triompher l'ennemi et perd son honneur pour sauver sa vie. Tout au long de ce roman, Miranda ne cesse de raisonner, et Bolivar, d'agresser. Le texte romanesque est sans équivoque :

Miranda poursuivait sa péroraison. Ses mots ne s'interrompaient pas un seul instant. Son discours emplissait le silence et tentait d'intimider la personnalité de Bolivar.⁹

- 13 L'expression même des deux personnages met en évidence la différence entre leurs discours. Bolivar introduit dans ses phrases des tournures populaires ; il anticipe même en prononçant une phrase bien connue de Fidel Castro, le fondateur de la République bolivarienne, « l'histoire nous absoudra¹⁰ » ; en revanche, si Miranda pratique aussi le plagiat par anticipation, c'est par une phrase plus noble de Bolivar : « vous labourerez la mer¹¹ », qui renvoie à la désillusion exprimée par le Libérateur peu avant sa mort, presque seul, relégué et oublié dans le village colombien de Santa Marta. Ou bien Castro aurait-il plagié Bolivar, et Bolivar aurait-il plagié Miranda ?
- 14 Jusqu'à quel point le roman d'Armas Marcelo suggère-t-il que ces deux personnages incarnent la rivalité entre deux frères ennemis ? René Girard fait remarquer que la fondation des villes, berceaux de civilisations, est souvent liée à l'histoire de deux frères dont l'un va tuer l'autre pour réaliser son destin. Bolivar, en l'occurrence, tue mentalement et moralement son frère rival, Miranda, celui qu'il rêve d'être et qui le gêne pour accomplir ce qu'il considère comme sa mission. Et en effet, après la Guerre à mort, Bolivar fondera les nouveaux États du Venezuela, de Colombie, du Pérou et de Bolivie. Pendant ce temps, Miranda meurt en exil. San Martin, évincé lui aussi par Bolivar, meurt également en exil. Seul Bolivar portera face à l'histoire le titre de Libérateur, et sera le *Libertador*.
- 15 Les destins d'exception sont-ils explicables par la psychanalyse ? Une chose est certaine, pour Armas Marcelo, ami et commentateur de l'œuvre de Mario Vargas Llosa : le roman, qui transforme l'histoire en fiction en faisant des personnages historiques des êtres romanesques, peut se permettre de proposer une autre interprétation de l'histoire, au-delà de celles que donnent la sociologie, l'ethnologie, la science historique, l'économie ou l'archéologie. Les chroniqueurs, les biographes et les historiens ont expliqué la trajectoire de ces deux héros vénézuéliens. Le romancier s'accorde la liberté de ne s'appuyer que sur un court moment de la vie des deux personnages afin d'expliquer comment et pourquoi la vie et le sort d'un pays ont

basculé, le moment de l'affrontement entre deux caractères, deux personnalités, ce face-à-face grâce auquel les masques tombent et les intériorités se révèlent.

NOTES

1. Armas Marcelo, Juan José, *La Noche que Bolívar traicionó a Miranda*, Barcelone, Edhasa, 2011, p. 19.
 2. *Ibid.*, p. 80.
 3. *Ibid.*, p. 156-157.
 4. *Ibid.*, p. 54 et 61.
 5. *Ibid.*, p. 18.
 6. *Ibid.*, p. 70.
 7. *Ibid.*, p. 155.
 8. *Ibid.*, p. 55.
 9. *Ibid.*, p. 155.
 10. *Ibid.*, p. 62.
 11. *Ibid.*, p. 156.
-

AUTEUR

MARIE-MADELEINE GLADIEU

Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP